

GRAND Angoulême

8

Mercredi 17 mars 2010

Le Chiffre

60

Familles occupent les aires d'accueil de l'agglomération. 45 d'entre elles souhaitent acquérir un terrain fixe. Au total, 13 familles sont en demande de logement, de plus en plus en HLM collectif, à défaut d'habitats plus adaptés.



«Le petit monde» d'Angoulême

■ Cinq cents familles tsiganes vivent dans l'agglomération d'Angoulême ■ Un petit monde ancré ici depuis des générations ■ Une communauté d'ici mais en même temps à part.



Lucien Violet, le guitariste de Romano Swing, dans la cuisine familiale à Angoulême: «La musique, elle nous donne le dialogue avec les gadjés.»

Photo Phil Messielet

Portrait des voyageurs d'ici

Céline AUCHER
caucher@charentelibre.fr

Qui sont les gens du voyage d'Angoulême? Difficile de se glisser entre les idées reçues auxquelles ils sont trop souvent renvoyés.

Une communauté d'ici et en même temps à part. Quand on veut parler à Madeleine ou Lucien, on parle à toute la famille. C'est comme ça. Bien plus que le voyage, c'est le fonctionnement familial qui caractérise ceux qu'on appelle aujourd'hui les Tsiganes. Ils sont environ 2.000 aujourd'hui autour d'Angoulême, soit 500 familles environ, la plupart ancrés ici depuis des générations, la plupart Manouches, arrivés d'Inde par le nord au Moyen-Âge, contrairement aux Gitans, passés par le sud. Avec, en mémoire, le trauma-

tisme du camp des Alliers (lire en page suivante). Là où a été interné enfant Micheline Déchelotte, aujourd'hui dans sa caravane sur l'aire d'accueil de Ruelle. «*Je suis née à Saint-Maurice-des-Lions, toute ma famille est ici. On est du pays.*» Malgré la caravane, malgré le voyage.

Il ne faut pas s'attarder aux mots: les grands voyageurs d'hier ont laissé la place aux semi-sédentaires. Un voyage réduit, souvent fantasmé. Le coût des déplacements, la recherche du confort et l'école ont changé la donne.

Dans le bourg d'Anais, devant la petite maison de Sonia et Félix Patrac, il y a la caravane, celle qui sert de chambre à coucher. «*Une maison, c'est bien pour l'hiver. On se retrouve au chaud dans la cuisine.*» Les Patrac, l'une des vieilles familles charentaises, dont certains membres sont complète-

ment sédentarisés, à l'image de l'ancien boucher chevalin de l'avenue de Montbron. «*Des gadjés plus que des voyageurs.*»

«*Si j'ai pas la caravane, je me sens tout nu, lance Lucien Violet. Pour nous, c'est un symbole de liberté.*» Une part d'identité à préserver.

”
Si j'ai pas la caravane, je me sens tout nu. Pour nous, c'est un symbole de liberté.

«*Il y a vingt-cinq ans, on s'est cotisés pour acheter un terrain à Angoulême. Mais notre culture, on veut la garder.*»
Le guitariste du groupe Romano

Swing est sans doute le plus connu des Manouches angoumoisins. «*La musique nous donne le dialogue avec les gadjés, lance le moustachu, qui joue avec son fils, un ami rom slovaque et un gadjé.*»

Pourtant, la musique est un peu comme le hérisson, devenu rare dans l'assiette manouche. «*Mon père jouait du banjo, de l'accordéon, de la guitare, se rappelle Joseph Felain, 64 ans. On fabriquait des instruments avec des bidons. Maintenant, les jeunes ont des i-Pod.*»

Ce qui reste, envers et contre tout, c'est la famille. Un mode de vie qui, au-delà du mode d'habitat, privilégie le groupe à l'individu. Familles nombreuses, où les enfants sont élevés par toute la communauté. «*Y en a, à 40 ans, ils sont pas mariés, mais c'est rare, lance Madeleine Renard. C'est quand ils ont pas trouvé leur prince ou leur prin-*

Le voyage aux beaux jours

Ils sont très peu à être nomades toute l'année. Ceux qui voyagent prennent la route quelques mois au printemps et à l'été. Un voyage associé dans les têtes à une liberté totale, dont tous parlent avec des étoiles dans les yeux. Ils sont rempailleurs, ferrailleurs, saisonniers agricoles...

«*Des fois, on reste quinze jours, un mois quelque part, en fonction des chantiers qu'on trouve, explique Félix Patrac, auto-entrepreneur. On fait des métiers qui correspondent à notre mode de vie. On va là où le vent nous pousse.*» Vers les rassemblements religieux notamment, qui concentrent des milliers de voyageurs, bien au-delà du groupe familial. La majorité des Manouches sont pentecôtistes et rejoignent les missions évangéliques qui sillonnent le pays à partir de Glen. «*Et même si on n'a pas la même religion, c'est le même Dieu, ça ne crée pas de fracture.*», dit Sonia Patrac. Les autres, catholiques, se rendent en pèlerinage à Lourdes, aux Saintes-Maries-de-la-Mer ou, plus près, à Port-des-Barques, en Charente-Maritime, le 1^{er} mai.

«*Sur l'aire de Soyaux, en attente de réhabilitation, les huit familles refusent de se séparer. C'est là, qu'il faut aller pour entendre parler manouche. Ailleurs, on comprend cette langue gutturale aux accents germaniques, mais on ne la parle plus. Les neuf enfants de Madeleine sont tous bilingues, tous là.*»

«*Quand ils sont pas là, on devient malade, on s'émaie, comme si on les abandonnait.*»

Ce qui pourrait passer pour un caprice aux yeux des gadjés est la vaine des Tsiganes. Un malade dans la famille et tout s'arrête. Interrompant le voyage parfois plusieurs années. Quatre ans quand le père de Félix Patrac a été hospitalisé. «*Si j'avais pas eu un sou en poche, je serais allé à pied à l'hôpital de La Rochefoucauld.*»

Suite en page 9 ►



Camp des Alliers: «Ça marque, on n'oublie pas»

Micheline Déchelotte, l'une des rares Manouches vivantes à avoir connu l'internement pendant sept ans, jusqu'au 1^{er} juin 1946, sera médaillée de la Ville d'Angoulême le 6 avril.

Céline AUCHER
caucher@charentelibre.fr

Le 6 avril, le maire d'Angoulême Philippe Lavaud recevra les survivants du camp des Alliers pour les faire citoyens de la ville. La date est importante, soixante-dix ans après le décret du 6 avril 1940 qui impose l'internement des Tsiganes français. Une démarche nationale initiée par la Fédération des associations solidaires d'actions avec les Tsiganes en France, dont fait partie le centre social des Alliers d'Angoulême (lire ci-dessous).

Ici, ce passé longtemps enfoui a émergé avec la pose de la stèle



Micheline Déchelotte, 73 ans, aujourd'hui sur l'aire de Ruelle avec son compagnon Joseph Peltain, a vécu sept ans dans le camp des Alliers.

Photo Romain Perrocheau

”
Je ne vous dis pas combien il y a eu de morts...
Je ne peux pas compter le nombre. On était des citoyens français pourtant.

commémorative dans la zone de Rablon en 2006. Une reconnaissance des horreurs subies

Les Manouches en acteurs associatifs

Accompagnement dans les démarches liées au logement, domiciliation pour les travailleurs indépendants, lutte contre les discriminations, actions culturelles de médiation... Difficile de parler des gens du voyage sans parler du centre social des Alliers, qui suit environ 400 familles sur les 500 qui habitent l'agglomération.

«On n'est pas là pour dire s'ils doivent ou non préserver leur identité, dit Michel Vaudon, le directeur. Mais pour leur donner le choix. Notre action ne se définit pas sans eux.»

sur le territoire local. De ce camp, 800 réfugiés espagnols ont été déportés à Mathausen, avant que n'y soient enfermés les Tsiganes. 1,65 hectares en bordure de la voie ferrée, entouré de plusieurs rangées de barbelés. Des baraques qui prennent l'eau, où se développent gale, impétigo, typhoïde... Environ 450 Tsiganes y sont internés,

350 au plus en même temps. 60 % sont des enfants. «On a passé sept ans dans le camp», se souvient Micheline Déchelotte, 73 ans, qui vit dans sa caravane sur l'aire de Ruelle. Avec son frère de 81 ans, elle est l'un des deux survivants à pouvoir témoigner.

roulotte et le cheval, l'évasion avec son père et sa petite sœur, le retour au camp entre deux gendarmes, les lits brûlés pour se réchauffer, la faim, les os à bouillir dans la marginite, les enfants qui grattent la terre pour manger des topinambours. La jaunisse... «Je ne vous dis pas combien il y a eu de morts... Je ne peux pas compter le nombre.

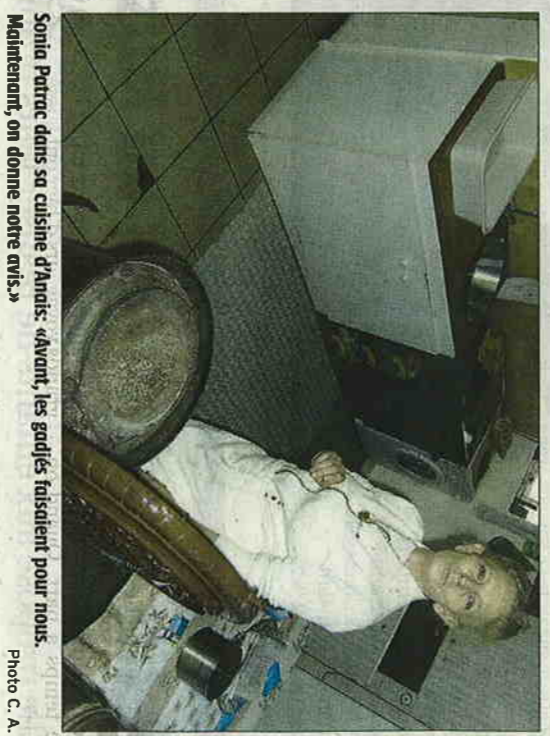
On était des citoyens français pourtant.» Des citoyens français qui resteront enfermés jusqu'au 1^{er} juin 1946... bien après le départ des Allemands. Quand ils n'ont pas été déportés dans les camps de la mort - comme l'oncle de Micheline Déchelotte, «revenu en squellette, mort là où sont les gens qui ne sont pas bien, à Breutry.»

Sur les quelque 150 adhérents de l'association des gens du voyage, qui gère le centre social des Alliers, 130 sont tsiganes. «Mais la difficulté était qu'on n'avait pas de voyageurs dans les instances dirigeantes», poursuit Michel Vaudon.

Conseil de familles

Cela a changé il y a trois ans avec la mise en place d'un conseil des familles qui regroupe une vingtaine de voyageurs, dont six siègent aujourd'hui au conseil d'administration.

Comme Sonia Patrac. «Avant les gadjés faisaient pour nous. Maintenant, on donne notre avis et ils nous écoutent. Je fais partie, par exemple, du jury qui va choisir le nouveau directeur.» Elle travaille aussi sur la préparation du «6 avril» prochain. Après la réception à la mairie, une gerbe sera déposée au pied de la stèle le lendemain. Et, le 8 avril, sera projeté Salle Nemo, à la Cité de la BD, «Libertés», le dernier film de Tony Gatlif... qui aborde l'internement des Tsiganes en France pendant la guerre. La boucle est bouclée.



Sonia Patrac dans sa cuisine d'Anais: «Avant, les gadjés faisaient pour nous. Maintenant, on donne notre avis.»

Photo C. A.